

ENZO  
CORMANN

BERLIN, TON DANSEUR  
EST LA MORT

*nouvelle édition*  
*revue et corrigée par l'auteur*

*éditions*

---

THEATRALES

Les éditions THEATRALES bénéficient d'une aide de la

*La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.*

© 1994, éditions THEATRALES  
4, rue Trousseau, 75011 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-907810-52-9

# LES LARMES AMÈRES D'ENZO CORMANN

Jean-Michel Palmier

*préface  
à la première édition*

## I

D'une chanson écrite par le dadaïste berlinois Walter Mehring, d'une affiche qui montrait une fille nue et un squelette avec l'inscription célèbre, *Berlin, ton danseur est la mort*, Enzo Cormann a tiré une pièce étrange et belle. D'un pareil titre, on pouvait tout attendre, aussi bien la « revue historique » que l'accumulation de clichés qui, inspirés du film de Bob Fosse, *Cabaret. Adieu Berlin*, du charme trouble de Liza Minelli, des évocations du Berlin pré-nazi d'Isherwood ou des souvenirs de *l'Ange bleu*, semblent peu à peu remplacer l'histoire par le fantasme. Il n'aurait plus manqué qu'un travesti chantant un air de Marlène Dietrich, un clin d'œil aux *Damnés* de Visconti, un jeune homme blond se maquillant et Berlin, la République de Weimar, l'apogée et l'effondrement d'une culture, servaient une fois de plus de prétexte à cette fascination trouble qui, dans l'esthétique des rues, des vitrines, les rêves et les nostalgies contemporaines, mêle sans cesse les années vingt, trente, quarante, les décors de *Caligari*, les toiles de la *Brücke*, les chansons de Zarah Leander et les uniformes nazis.

Enzo Cormann n'a naturellement pas vécu cette époque et c'est dans son imagination qu'il l'a reconstruite. Il a lu les récits qui

# TU AS VOLÉ MON RÊVE, SALAUD

Enzo Cormann

*préface*  
*à la deuxième édition*

J'ai écrit *Berlin, ton danseur est la mort* en 1980. C'est ma première pièce – la première qui compte. Je me suis levé un beau matin avec la ferme intention d'écrire une pièce de théâtre racontant l'histoire d'une femme berlinoise née avec le siècle et que l'avènement du nazisme surprend en pleine insouciance. La veille, la même idée m'eût fait éclater de rire. Ce jour-là, elle a changé ma vie.

Je n'étais jamais allé à Berlin, et je ne parle ni ne lis l'allemand, mais j'avais été l'étudiant durant deux années de Jean-Michel Palmier, encyclopédie berlinoise vivante, à la passion communicative... J'ai donc fait le voyage, la tête pleine du Berlin des années vingt, dont il n'existe pratiquement plus trace, la ville ayant été détruite à quatre-vingt dix pour cent par deux années de pilonnage incessant des bombardiers américains, et des 22 000 canons russes. Comme Palmier, j'ai cherché en vain la rue de la Belle-Alliance, où demeurait Gottfried Benn, les cafés où se rencontraient les expressionnistes, les cabarets où chantait Claire Waldoff, où dessinait Zille, où rêvait Kirchner, où écrivait Läscher-Schüler... Après une semaine d'errance, j'ai vu un autoportrait de George Grosz, dans un des musées de la ville. Le regard du peintre allait se perdre par une fenêtre dans le terrain vague voisin, où des blocs de béton vérolés semblaient flotter parmi les ronces. Ce regard m'a dicté la structure de la pièce, et jusqu'à son intrigue.

« Le piège de la haine, c'est qu'elle nous enlace trop étroitement à l'adversaire. »

MILAN KUNDERA, *L'Immortalité*

« Ce que je cherche, ce n'est pas une excuse à ma vie, mais exactement le contraire d'une excuse : le pardon. »

STIG DAGERMAN, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*

« Nous sommes toujours deux. Un vivant et un mort.  
Et ils sont constamment aux prises. »

BRAM VAN VELDE, *propos rapporté par Charles Juliet*

à *Catherine Calixte*

PERSONNAGES PRINCIPAUX

GRETL, née en 1904

NELLE, née en 1896

ELIS, née en 1936

GERHARDT, 30-35 ans

MAX VON STRAUSS, 35-40 ans

THOMAS LINCKER, 45-50 ans

## I

*Une fin d'après midi de septembre 1946. La cave ou Gretl (42 ans), Elis, sa fille (10 ans) et Nelle, sa compagne (50 ans), vivent depuis deux ans.*

GRETL.– *(seule)* Que disiez-vous ? Ah c'est cela, oui je comprends, on ne sait pas, on ne peut pas savoir, on croit, on conjecture, on fait des rêves, des plans sur la comète, on mise et puis des fois on perd. Beaucoup, pas beaucoup, quelque peu, ça va, ça vient, sort capricieux, chance versatile, il arrive qu'on perde le double ou le triple de sa mise, n'est-ce pas étrange ? Et si l'on n'a plus rien ? – Voyons, ma chère enfant, vous ne voudriez pas qu'un joueur s'avisât de jouer au delà de ses capacités réelles, il faut être solvable, n'est-ce pas. – Ah oui, je comprends, bien sûr, solvable, c'est évident, et sinon ? – Comment cela sinon ? – Eh bien sinon, sinon, je suppose que ce serait en quelque sorte impardonnable, n'est-ce pas ? – Sans doute. – Et dans ce cas ? – Je ne sais trop que dire, c'est que le cas ne se présente pour ainsi dire jamais, nous jouons entre gentlemen, comprenez-vous ? – Si je comprends ! *(un temps)* Gerhardt. *(un temps)* Gerhardt vivait alors. Gerhardt disait, avait toujours quelque chose à dire, ne jouait pas, fonçait, disait, et jugeait, expliquait, prônait ceci, cela, ainsi vont les choses, en dernière analyse, par voie de conséquence, le sens de la marche, – et fonçait. Puis Gerhardt a perdu, n'a pas eu le fin mot, pas solvable, a misé, a bluffé, a perdu. Les morts ne sont pas solvables, en plus de quoi pas convenables, les cadavres ne font pas des gentlemen crédibles, tenue correcte exigée, prière de montrer patte blanche, prière de laisser sang et tripe au vestiaire, pas de ça chez nous, n'est-ce pas ! *(un temps)* Penser au bois. Nelle dit que le poêle ne doit jamais s'éteindre, que des gens sont morts en le laissant s'éteindre. Penser aux choses, ne plus penser aux morts, les jeux sont faits, rien ne va plus, c'est la ruine, la fin du cauchemar, mais c'est aussi la fin d'un rêve. Penser au bois, Nelle a dit des gens

sont morts, le poêle, ah oui le poêle, ça ira. (*un temps*) Ils ont tout bousillé. Toute la ville par terre, déluge de bombes, immense bouche édentée qui gémit vers le ciel. S'ils ne veulent plus l'appeler Berlin, ils n'auront qu'à l'appeler zéroville. Tout crevé, tout se terre, les vivants et les morts, et les rêves, la foule ensanglantée des rêves, qui geint sur le pavé, même les mots, même le temps, cette odeur entêtante de poussière... (*un temps*) Les anglais, les russes, les français, les américains, partout Berlin écartelé, disséqué, éventré, partout Zéroville, Berlin-Zéroville tripes à l'air trou béant dans la tête du monde, du jamais vu, une ville réduite à deux syllabes pour les besoins de l'Histoire, une ville à deux coups, un pour toi, un pour moi, un pour hier, un pour demain, pas de présent, zéro, je suis comme une mouche bleue sur le cadavre de mon propre avenir, folle furieuse à bourdonner, infecte, et cependant le corps se fait encore connaître, avide, obscène, et lourd, et sale, et tout à coup je ne suis plus moi, zéro, zéro. (*un temps*) Vieille, déjà vieillie, et bien méchante et laide, voilà ce que je voudrais, toute en rides, en bassesses, en manies, ne dis donc pas de bêtises. (*un temps*) Deux ans, c'est donc possible, parce que tout est possible, deux ans comme cinquante, le luxe comme la misère, la misère comme la joie, la joie comme la pitié, et pour finir qu'est-ce que ça change ? Je peux vivre sous terre, je peux survivre, je peux devenir une bête sauvage, je peux descendre encore, je PEUX, toujours plus bas, plus noir, plus sale, simple question d'entraînement, on s'habitue à tout, même à l'apocalypse, écoeurant ! (*un temps*) « Tu penseras bien au poêle, Gretl » – ne penser qu'au poêle – « Ne laisse pas le poêle s'éteindre, Gretl », mais oui, ne t'inquiète pas, le poêle est là, posé, à ronronner, incontestable, le poêle ronfle, la terre tourne, indécent ! Et Nelle, « Mais enfin Gretl, pourquoi rester cloîtrée, ma chérie ? Les bombardements sont finis, les nazis sont finis, la guerre est finie, oui ou non ? » Dehors comme dedans, zéroville, dessus, dessous, pas de préférence, à quoi bon sortir ? et à quoi bon ne pas sortir ? et y penser ? et s'empêcher d'y penser ? et s'efforcer de croire une chose ou l'autre, de croire qu'il faudrait, ou qu'il ne faudrait pas ? Fatigue, fatigue. Un jour on se lève, on regarde ses mains, on regarde le mur, on dit n'est-ce pas étrange ? une chose ne peut pas être dite, un geste ne peut pas être fait, cette cave comme une tombe, comme une matrice, cette ville comme une mère, je ne suis pas encore née, je ne suis pas encore morte, le temps

prend tout son temps dans le ventre des villes. (*un temps*) Je suis près de toi, Gerhardt, je fume ta cigarette et je te mords doucement la langue, tout est fini amour, c'est une femme qui le dit, et j'aime cette femme, qui est la mienne, comme je fus la tienne, et cette femme s'appelle Nelle. Le parti dira peut-être que tu as été un héros, peut-être ne le dira-t-il pas, ça dépendra, il y a sûrement des listes, des barèmes, l'ordre régent les fosses communes, la pureté avant tout, limpidité du sacrifice, pour l'édification des générations futures. Qu'a-t-il crié avant de mourir ? a-t-il seulement crié ? Certaines morts manquent d'envergure, certaines grandes lâchetés s'avèrent « globalement plus positives » que certains petits héroïsmes, le parti a ses raisons, tu avais les tiennes, le parti a raison, et tu as tort. Je préfère pour ma part avoir tort sans le parti, que raison avec, c'est mesquin, tu ne trouves pas ? cette méchante aigreur, cette injustice, mais tu m'as trompée avec eux, comme ils t'ont eux-mêmes trompé avec leurs raisons, comme l'Histoire nous a trompés, nous a roulés dans la farine, quiconque vient m'expliquer le sens de l'Histoire, je lui crache à la gueule, arrête ça, ARRÊTE ! (*un temps*) Elis, Nelle, où êtes-vous ?

« Maman, 1946, ça veut dire qu'il y a 1946 ans que des gens ont inventé Berlin ? – Non 'Lis, ça veut juste dire que j'ai 42 ans. – Est-ce que c'est vieux 42 ans, pour une femme ? – Ça dépend. Avant la guerre j'avais 30 ans, et je croyais que ça allait durer toute la vie ». Où êtes-vous ? Un sac de patates, du bois pour le poêle, des nouvelles fraîches, quelle insouciance, ils disent que la rue est pleine de jeunes enrégés prêts à tuer pour le prix d'un billet de train, et voici qu'à présent nous connaissons le prix de la mort, et nous savons aussi le prix de la vie, un sac de patates, du bois dans un poêle. A vingt ans certains n'ont déjà plus rien à perdre, vingt ans comme quatre-vingt, de toute façon le tribunal, pour meurtre ou vol APRÈS, ou pour activités nazies AVANT. Ils veulent partir en Amérique. Où êtes-vous sapristi ? APRÈS quoi ? AVANT quoi ? Je les vois bien rôder, siffler, vous regarder, je les connais, les mêmes qu'il y a quinze ans, prêts à tuer, sucer, offrir leur cul, je les vois vous fixer derrière leur mèche tombante, avec dessus leur bouche ce sourire figé qui vous écorche la mémoire, cette lenteur des choses qui coulent... J'aimais toucher leurs fesses musclées, leurs épaules arrogantes, j'aimais griffer leurs bourses fermes, arrimées à ces queues sans blessures, cette peau si